

Ahmed Mellah

Les Regrets de Bernard le vieux pied-noir



I Partie

Dans une petite ville du sud de la France. Vit un couple de vieux pieds-noirs. Bernard et Françoise. Très attachés l'un à l'autre, qu'ils ne se séparent jamais. Depuis leur retour d'Algérie ils vivent retirés dans un petit appartement et évitent tout contact avec les gens. Le rapatriement est vécu par eux comme un tort impardonnable que seule la rupture avec le monde extérieur peut en atténuer les effets.

Depuis leur venue en France, ils n'ont pu ni s'adapter au climat, ni aimer les habitants. En somme, ils n'ont jamais éprouvé le réel sentiment d'être chez eux. L'espoir d'un probable retour au pays et le rêve de s'y installer un jour a pendant très longtemps occupé leur temps. Il leur est même arrivé de penser et de parler comme s'ils y étaient déjà. L'amour du pays leur est tellement cher qu'ils ne s'en lassaient pas de parler du jour heureux où ils seraient de retour. Mais après avoir longuement attendu. Françoise s'est aperçu au fil du temps, que tout cela ressemblait à une

plaisanterie. Et que le retour tant espéré est une ruse voulue et entretenue par Bernard pour ne pas offusquer sa bonne foi. C'est suite à cela qu'elle est tombée dans un état de prostration. La conscience d'avoir été dupée l'a si durement affectée qu'elle en est tombée malade. Bernard, le visage tendu est resté à son chevet. Apparemment très affecté par l'état de santé de sa femme. Mais pour détendre l'atmosphère morose, il tente comme à son accoutumée, de la distraire par de vagues promesses.

– Tu vas guérir ma chérie, et on partira c'est promis !

Elle le fixa, le regard dépité et triste.

– J'aimerai tant te croire, dit-elle, mais jusqu'à quand ?

– Bientôt, bientôt ! Rassura-t-il, juste le temps de te remettre !

N'en pouvant plus, Françoise réagit fébrilement.

– Arrête ! Dit-elle exaspérée, je crois que la comédie a assez duré, je ne suis plus dupe tu comprends !

L'attitude démontée de Françoise surprit Bernard.

– Quelque chose ne va pas chérie ? Demanda-t-il étonné.

– Il faut que tu arrêtes de te moquer de moi ! Cria-t-elle la voix tremblante.

Il s'assoit tout près d'elle et tenta de la ménager en lui faisant un petit câlin.

– Mais pourquoi dis-tu ça chérie ?

– Je suis lasse, je n'en peux plus ! Gémit-elle.

– Ne dis pas ça chérie, tout va s'arranger.

Le regard harassé, elle renifla et dit :

– Cette fois c'est sérieux Bernard, Je sens que c'est ma fin !

– Mais non chérie, ne dit pas ça ! je...

Un soupir désespéré s'échappa de ses lèvres.

– Le coup est très dur ! dit-elle, je me sens de plus en plus affaiblie, Je veux soulager ma conscience !

– De quel coup tu parles chérie ?

– Le coup que tu m'as fait quoi !

Bernard resta interloqué.

– Laisse moi t'expliquer ! Dit-elle d'un ton chargé de lassitude, surtout ne prends pas ça du mauvais côté, c'est une simple mise au point !

– C'est d'accord ! C'est d'accord ! dit-il, encore sous l'effet de l'étonnement.

– Ne crois surtout pas que je vais te faire des reproches, ajouta-t-elle l'humeur légèrement apaisée. Ce que je vais te dire est un constat que j'ai fait depuis quelque temps. Je ne te demande pas d'y croire, mais sache tout de même que c'est la principale cause de mes ennuis de santé.

Bernard acquiesça d'un signe de tête.

– A force d'y penser, reprit-elle la voix tremblante, le chagrin me brise le cœur, j'en meurs chaque jour de dépit.

– Mais enfin chérie, de quoi s'agit-il ?

– Il s'agit du mensonge, du gros mensonge ! dit-elle avec une charge d'émotion.

– Je ne comprends pas ?
– C'est pourtant facile à comprendre, gémit-elle la voix accablée de chagrin. Quand une vie est truffée de mensonges, on ne la supporte plus !

– Mais où veux-tu en venir chérie ?

Elle renifla et laisse échapper un lent soupir.

– Tu m'as souvent promis le retour, dit-elle, tu n'as jamais tenu ta promesse !

– Ah, le retour, dit-il l'humeur embarrassée, J'aurai tant aimé le faire chérie, mais ce n'était pas possible !

– Alors tu m'as menti ?

– Mais non chérie, je ne t'ai pas menti, je ne sais pas comment t'expliquer cela... je.

– Je vais être très claire, dit-elle sèchement, cela fait 60 ans que je suis ta femme, tu te rappelles très bien du jour où tu m'as glissé cette bague au doigt ?

Elle arbora son annulaire qui portait une grosse bague en or massif.

– Je me rappelle comme si c'était hier. Dit-elle vivement exaltée, tu m'as dit en ces mots : « chérie, tu vas vivre un rêve que tu n'as jamais vécu. Avec moi y a pas d'échec, c'est l'amour et le succès ».

– J'espère avoir été honnête ? dit-il en esquissant un sourire.

– Pour être franche, dit-elle la mine légèrement froissée, ma vie à tes cotés a été marquée par les déceptions, l'amertume et l'échec !

– J'espère que tu plaisantes ? Lança-t-il avec une nette envie de la taquiner.

– Je ne plaisante pas Bernard, il s'agit de mon destin ! De mon malheureux destin !...

– Rappelle toi que je suis un homme à principes, et si j'ai bonne mémoire, je n'y ai jamais failli ni envers toi, ni envers ma patrie !

– A quoi bon ! Soupira-t-elle, et à quoi ça a servi tes principes ? Ils ont fait notre malheur ! Regarde où nous en sommes ? Vieux, seuls, sans famille, sans amis !...

– Le bonheur, c'est dans le cœur ! Dit-il en arborant sa poitrine.

– C'était ton bonheur à toi Bernard, moi je ne comptais pas ! répliqua-t-elle sourdement.

Il hocha la tête en signe de nervosité.

– Tu n'en faisais qu'à ta tête, ajouta-t-elle, les autres n'existaient pas, et j'en faisais partie.

– Ecoute, dit-il avec un ton maussade, les autres pour moi c'est du bétail. Pas la peine d'en parler. Mais toi ma chérie tu es ma femme. Tu es censée être de mon côté.

– Pour être franche avec toi, je me sens doublement coupable ? Se plaint-elle.

– Doublement coupable de quoi ?

– D'avoir cru au mensonge et d'avoir assisté impuissante à des violations !

– Mais chérie, on n'a pas à se faire de la bile. On a fait de notre mieux pour défendre la patrie !

– Oui, mais on a tout perdu ! On n'a plus rien ! A quoi ça a servi la violence ?

– Ce n'est pas de notre faute si cela est arrivé, tu le sais très bien, on a été trahis !

– On a été trahis ?

– Oui, par les métropolitains ! C'est eux les vrais coupables !

– Arrête de dire des bobards, vous étiez bien complices ! Vous avez nié l'existence d'un peuple, et lorsque ce peuple vous a demandé ses droits, vous avez répondu par la violence. Aucun de vous n'a cru bon d'agir selon le bon sens et la raison.

– Si les métropolitains nous avaient soutenu jusqu'au bout. Je t'assure qu'on aurait écrasé ces misérables ! Grogna-t-il l'humeur fort irritée.

– Reconnais au moins que ce n'était pas la bonne solution. Répliqua Françoise, en tentant de convaincre son mari du bien fondé de son opinion.

– Je connais mieux que quiconque ces gens, dit-il sûr de lui.

Elle agita la tête en signe de désaccord.

– Allons ! Allons ! Dit-elle tu ne pouvais pas connaître des gens que tu haïssais de toutes tes forces ! Un grand fossé vous séparait.

Il va en titubant vers la cuisine et revint avec un verre à la main, il ruminait des mots comme s'il voulait dire quelque chose d'important.

– Mon flair ne m'a jamais trompé ! S'esclaffa-t-il fièrement, ces gens je les connais sur le bout des doigts !

– Ne raconte pas de bêtises Bernard ! Tu t'es bien trompé sur le compte de Raliva ? C'était pourtant le

plus fidèle de tes hommes, plus tard tu as toi-même reconnu avoir commis une erreur à son égard. Par contre tu faisais trop confiance à Maissa. Alors que c'est bien lui qui t'a blessé le jour de l'attentat !

Accablé, Bernard se tut, et Françoise reprit.

– De toute façon, si tu m'avais écouté nous n'en serions pas là !

– Et qu'est-ce qu'une petite femme pouvait bien faire ? Demanda-t-il avec un ton légèrement moqueur.

– Beaucoup mon cher Bernard, beaucoup, Ce n'est pas la femme comme tu l'entends, mais la femme susceptible d'apporter la solution salutaire.

– Et quelle est cette solution salutaire ma chérie ?

– Reconnaître l'Autre, le respecter, le traiter avec égard...

– Mais tu rêves ma parole ?

– Je sais que c'est difficile pour un homme comme toi de comprendre ma proposition, mais sache qu'elle a un impact certain sur les autres... et ce n'est pas de la faiblesse rassure toi, c'est un excellent moyen de gagner la confiance des autres...

– Je ne doute pas un seul instant de ta bonté chérie. Mais tu dois savoir que les indigènes sont frustes, violents et sauvages !

– Ces gens là ne sont pas aussi violents que tu le penses Bernard. Ils sont devenus violents parce qu'on a été violent avec eux !...

– Tu sembles oublier que nous sommes des gens civilisés...

– Un homme civilisé ne s'empare pas de la terre des autres par la violence !...

– Mais te rends-tu compte de ce que tu dis chérie ?

– Oui ! Dit-elle en le bravant fièrement, on a pris par la force une terre qui n'est pas la notre !

– C'est une grave accusation chérie !

– C'est la triste vérité mon cher Bernard ! Lança-t-elle avec un ton frondeur, je ne supporte plus le mensonge tu comprends ?

– Tu dois au moins le respect à nos ancêtres, protesta-t-il fort mécontent, ils ont versé leur sang pour que vive notre famille, la famille pied-noir !

– Cette famille a été meurtrie par le mensonge mon cher Bernard. Elle n'existe plus !

Bernard s'emporta vivement.

– Mais si elle existe ! Gronda-t-il fort mécontent, elle est quelque part en France ! Je ne sais pas, mais elle existe !

Elle le prend calmement par la main.

– Ecoute Bernard, dit-elle avec une charge d'affection, ce n'est pas pour te contrarier que je dis ça. Mais pour que tu te rendes à l'évidence. Je pense qu'il est temps de faire prévaloir la raison sur la passion.

– J'avoue que je ne peux pas, franchement je ne peux pas ! Répéta-t-il la mine défaite.

– C'est difficile je sais, mais on doit libérer notre conscience.

– Mon devoir est de rester fidèle à ma foi ? Déclara-t-il fort convaincu.

– L'entêtement ne sert plus à rien Bernard, il faut tourner la page !

– Tu veux que je retourne la veste comme ça, d'un geste ?

– Tout est fini Bernard ! Il faut admettre les faits !

– Et qu'en penseront les autres ? Demanda-t-il en toute candeur.

– Qui les autres ?

– Nos frères pieds-noirs !

– Eux aussi savent que c'est fini, rassura Françoise.

– Ils peuvent nous accuser de trahison envers nos ancêtres !

– Tu oublies une chose mon cher Bernard, nos ancêtres que tu glorifies tant ne sont pas aussi glorieux que tu le penses. Ils nous ont menti ! Ils nous ont caché la vérité ! Et c'est nous qui avons payé le prix. Ils ont si brillamment entretenu le mensonge qu'ils ont fait de nous de pauvres passionnés. Ils nous ont fait croire que cette terre était la notre. Qu'on était les vrais habitants et que les autres n'existaient pas...

– Il ne faut pas oublier que leur intention était de civiliser ces gens ! Dit-il la tête évaporée.

– Mais non Bernard ! La vérité est que nos ancêtres ne sont pas venus pour civiliser ces gens. Mais pour prendre possession de leur terre. Il faut reconnaître que nos parents n'ont pas été doux avec eux. Ils les ont pourchassés jusqu'à ce qu'il n'en resta que quelques individus défaits et soumis. C'est après avoir été vidée de ses habitants que la terre d'Algérie

est devenue française. Cette vérité personne n'ose en parler aujourd'hui !

– Qui t'a raconté ces ragots ? Demanda-t-il.

Elle lui montra une série d'ouvrages.

– J'ai passé mon temps à lire l'histoire de mon pays, dit-elle, je te conseille de les lire.

– J'ai horreur de la lecture, Grogna-t-il l'air agacé.

– Veux-tu que je te lise quelques passages ?

– Non, non ! Laisse tomber !

– C'est l'histoire mon cher Bernard, il faut lire l'histoire, insista-t-elle.

– Je n'y crois pas un seul mot !

– Mais les faits sont là ! Essaie au moins de comprendre pourquoi on a perdu notre patrie ?

– C'est du montage l'histoire !

– Alors dis-moi pourquoi tu as fui ton pays ? Demanda-t-elle.

– Ben ! On a craint pour notre vie !

– Tu as fui parce que tu avais quelque chose à te reprocher n'est-ce pas ?

– Mais non ! Je n'avais rien à me reprocher, dit-il en protestant vivement.

– Si c'est comme ça, il fallait rester et vivre dans ton pays ?

– Mais non ! Ce n'était pas possible, on ne pouvait pas ! Lança-t-il en la fuyant du regard.

– Doucement, dit-elle en apaisant le ton de sa voix. Tu te donnes de la peine pour rien Bernard ! Nous avons perdu ce qu'on avait de plus cher. Cela

nous suffit largement, pourquoi en rajouter ? Est-ce qu'on a quelque chose à gagner en tournant le dos à notre histoire ?

A ces mots, Bernard tourna et retourna fébrilement, apparemment très embarrassé.

– Il n'y a pas de honte à reconnaître la vérité. Ajouta-t-elle avec beaucoup de tact.

– Je ne sais pas, dit-il l'humeur confuse, mais j'ai l'impression que tu prends partie pour ces gens !

– Ce qui compte, c'est d'être du côté de la vérité, c'est la seule chose qui apaise ma conscience et libère mon âme.

– Pour être franc avec toi chérie, la vérité me rend malade !

– C'est un aveu de faiblesse, tu manques de courage Bernard ?

– Sois en sûr que le courage ne m'a jamais manqué !

– Mais si, tu as manqué de courage en abandonnant ta patrie ? Et plus encore aujourd'hui parce que tu as peur de reconnaître la vérité. !

– N'oublie pas que je suis descendant d'une famille de héros de la conquête !

– C'est cela qui fait que nous sommes doublement responsables Bernard ! On a pris par la force un pays. On a tué et persécuté ses habitants. Et comme on n'a pas été juste avec eux, l'histoire a fini par nous désavouer. On a honteusement fui notre pays.

– Je vois où tu veux en venir. Dit-il avec un léger emportement. Tu essaies de me faire comprendre que

nous avons tort et que les autres ont raison ?

– Non, mon chéri je veux que tu comprennes que l'histoire nous décline du rang des grandes nations, parce qu'on a la mémoire entachée de sang !

– Les trucs d'histoire je n'y comprends rien ! Dit-il, je sais seulement que ces gens ne méritent pas qu'on leur donne la liberté.

– C'est simple Bernard, la faute c'est nous qui l'avons faite, au début comme à la fin, nous sommes responsables !

– Mais chérie, tu n'arrêtes pas d'accuser notre famille ?

– Oui ! Parce qu'elle a choisi la voie du déchirement, pourquoi n'a-t-elle pas choisi la voie du rapprochement ?

– Le quoi ? Demanda-t-il l'humeur quelque peu agacée.

– Le rapprochement ! Dit-elle la voix tremblante, tout le monde aurait trouvé sa place dans cet ensemble humain où arabes, pieds-noirs et autres vivraient ensemble dans le respect et la liberté. C'est-à-dire former un modèle de nation originale où les hommes de toutes races et de toutes confessions se reconnaissent dans l'égalité et la fraternité. Imagine-toi à ton âge Bernard, dans le pays où tu es né. Entouré d'une diversité d'amis et de proches. Entrain de couler des jours heureux. N'est-ce pas merveilleux ça ? Il y avait une opportunité à conserver notre patrie. Pourquoi ne l'avoir pas choisie ? On aurait pu

éviter la tragédie de la rupture avec son lot de souffrances et de déchirure. Mais hélas, la violence l'a emporté sur le bon sens !

– C'est bien beau, dit-il, mais avec eux ce n'était pas possible !

– La haine, le mépris, la négation de l'autre, n'ont jamais servi les humains !

– Non ! Non ! Je le dis, parce que je le sais... s'entêta-t-il.

– Les temps changent Bernard, les hommes aussi, à moins que tu sois rétif au changement ?

– Je préfère mourir que changer !

– De toute façon, il n'est jamais trop tard !

– A propos de quoi ?

– A propos de notre patrie ! On l'a perdu certes, mais on peut la gagner autrement !

– La gagner autrement, comment ça ? Dit-il un peu désarçonné.

– En gagnant l'amitié de ces habitants !... En lavant notre conscience !

– Allons ! Allons, tu plaisantes ma chérie ?

– Je t'assure que notre grandeur est dans la reconnaissance de notre faute. Il s'agit de l'avenir de nos enfants mon cher Bernard. Nous devons leur apprendre que la force et la puissance est dans l'honnêteté et la probité morale. C'est de cette façon que nous rétablirons le sentiment de fraternité entre les deux peuples.

Après avoir parlé, Françoise ressentit soudain un malaise. Elle se crispa et porta sa main à sa poitrine en

poussant des gémissements de douleur.

Bernard inquiet, s'approcha d'elle.

– Quelque chose ne va pas chérie ?

Elle le tint par la main et lui dit d'une voix tremblante.

– Bernard, est-ce que tu m'aimes ?

– Mais oui chérie, c'est comme au premier jour.

– Si tu m'aimes chéri, dis moi que ce que j'ai dit est vrai. Que nous avons eu tort. Je veux t'entendre dire, « Oui chérie tu as raison ».

– Oui je le dirai, mais pas maintenant chérie tu es fatiguée, tu dois dormir.

– Dis... le... moi...

Elle poussa un lent soupir. Puis sans ajouter un mot sa tonalité disparut lentement. Le dernier signe de vie s'arrêta quand son bras droit inerte bascula par le bord du lit.

– Françoise ! Françoise ! S'écria Bernard atterré.

Le corps de Françoise s'est raidi comme un bloc de glace. Les lèvres qui frémissaient tout à l'heure à merveille se figèrent sur le dernier mot. La contraction des joues et de la bouche, laissent entendre que Françoise n'a pas tout dit. En outre, l'expression mortelle du visage et toute la physionomie du corps ne présageaient pas l'apaisement. Derrière les contours arrêtés de ce corps sans vie, se profilait une nette envie de briser les carcans.